

SOTIROV Myriam

GILLIERON Carla

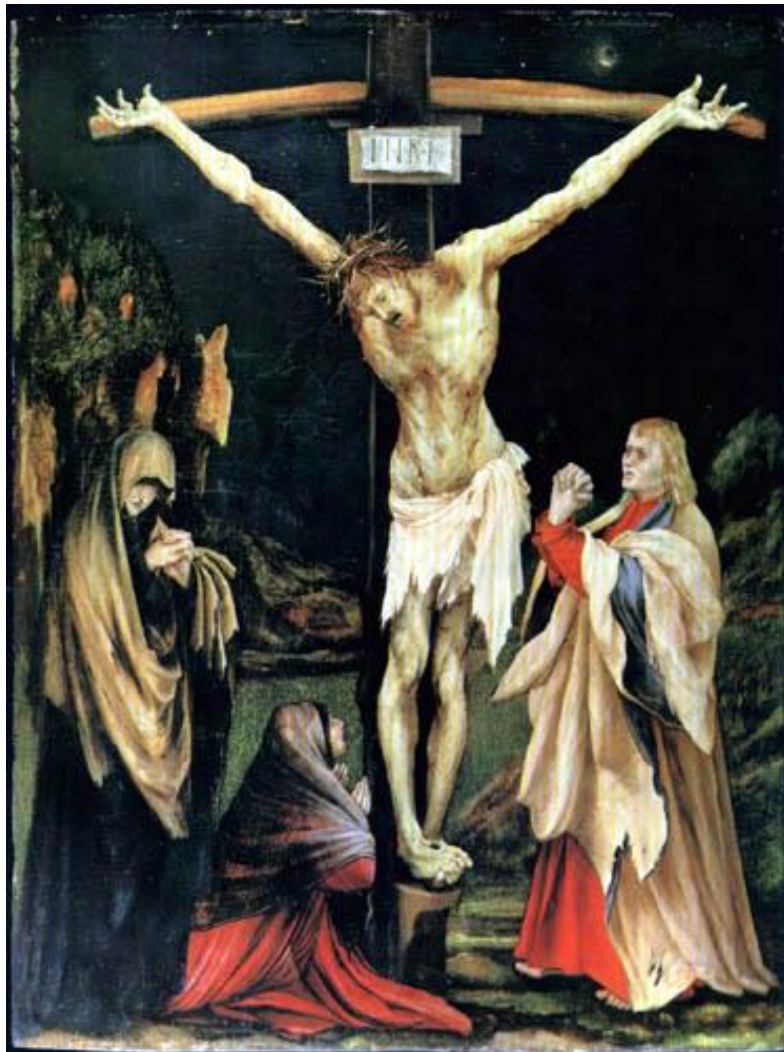
PANCHAUD Maxime

KHEMPHONE Cindy

Groupe 403

Travail de Français

La cruauté en littérature



La cruauté est une tendance à faire souffrir quelqu'un ou soi-même. Elle incarne la férocité, l'inhumanité, la méchanceté et le sadisme. Ainsi, elle comprend l'injustice.¹ On peut considérer la cruauté comme une partie sombre et enfouie de la personnalité ou du destin. N'étant pas en accord avec la morale ou le Bien, elle est perverse et malsaine. La cruauté est omniprésente en littérature et accroche la curiosité du lecteur bien qu'elle soit négative au premier regard. Elle attire le lecteur parce qu'elle lui révèle notamment son côté caché et son attrait pour l'interdit. De plus, elle lui permet de mieux s'identifier aux personnages du roman parce que leur cruauté et leur perversion les rendent plus humains et réels. Dans ce travail, nous traiterons de la place de la cruauté dans la littérature. Bien qu'elle soit présentée comme unique, ne revêt-elle pas différentes formes ? Nous tenterons de le démontrer en nous appuyant sur cinq œuvres : *Les Confessions* de Jean Jacques Rousseau, *Là-bas* de Joris Karl Huysmans, *La Chute* d'Albert Camus, *Vendredi ou les limbes du Pacifique* de Michel Tournier et *Magnus* de Sylvie Germain. Selon nous, ces textes illustrent et montrent quatre facettes différentes de la cruauté et constituent véritablement un élément de réponse à notre travail. Il nous semble également important de relever que ces quatre textes ont été écrits et publiés à des époques différentes et que malgré cela, la cruauté reste un thème important.

¹ Définition du Petit Robert

Nous allons à présent traiter de la place de la cruauté dans l'ouvrage autobiographique de Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, et de la forme qu'elle revêt dans le récit. Avant d'analyser la cruauté charnelle, il est évident que l'œuvre du philosophe s'ouvre sur la cruauté de la vie. En effet, « Dix mois après, je naquis infirme et malade ; je coûtai la vie à ma mère, et ma naissance fut le premier de mes malheurs. »². En nous concentrant sur l'intégralité des livres I à III du récit autobiographique, on peut affirmer que la cruauté dans le récit revêt un caractère « charnel ». Ce terme nous renvoie au corps et aux sens³ et nous verrons par la suite dans quelle mesure cela se vérifie-t-il. Ce type de cruauté s'exprime à travers le personnage principal, Jean-Jacques, qui raconte son enfance et ses souvenirs. On insistera sur le terme « souvenir » puisque Rousseau préfère largement se souvenir que de vivre au présent ; il trouve cela plus intense. C'est ce qu'on appelle le plaisir de la mémoire. Revenons sur le roman, au cours duquel Jean-Jacques, également séparé de son père, va mener différentes aventures en Europe (Suisse, Italie, France) principalement avec des femmes. Nous traiterons de deux scènes différentes du roman dans lesquelles nous observons la présence de cruauté charnelle.

La première est la scène de la fessée⁴, scène originelle au cours de laquelle Rousseau reçoit un châtimeur de Mlle Lambercier pour un acte qu'il n'avait point commis ; casser un peigne. Cette punition injuste relève au premier regard d'un caractère cruel pour le narrateur, punit physiquement pour un fait dont il est innocent. De plus, non seulement l'aspect physique mais aussi psychique renvoie directement à la thématique charnelle dont il est question ici. Cet épisode à but punitif provoquera chez Rousseau un certain plaisir et une jouissance inattendue qui décidera également de son futur et de sa nature sexuelle : « Qui croirait que ce châtimeur d'enfant [...] a décidé de mes goûts, de mes désirs, de mes passions pour le reste de ma vie et cela précisément dans le sens contraire à ce qui devait s'ensuivre naturellement. »⁵. La cruauté ici est donc évidente et provoque un but inattendu.

L'autre scène dont il est question est celle du miroir⁶. Nous avons précédemment avancé le fait que Rousseau a mené différentes aventures et notamment avec des femmes. A ce moment de l'histoire, il loge chez Mme Basile. Eperdument amoureux

² ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*, éd. GF Flammarion, Paris, 2002, p.31

³ Définition du *Petit Larousse*, éd. 2009

⁴ ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*, éd. GF Flammarion, Paris, 2002, pp. 40-41

⁵ ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*, éd. GF Flammarion, Paris, 2002, p.41

⁶ ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*, éd. GF Flammarion, Paris, 2002, pp. 106-108

d'elle, il se décide un jour à l'observer à travers un miroir alors qu'elle ne le remarque pas. Dans ce cas précis, Jean-Jacques opère une cruauté sur lui-même à travers cette scène de voyeurisme. Il éprouve un tel plaisir renforcé par l'interdit de son acte voyeur mais c'est un plaisir que l'on identifiera comme vain. En effet, cet amour est impossible, le narrateur ne se fait que des idées et applique sur lui-même une cruauté charnelle. En opposition avec la scène précédente, il n'est ici question que de l'aspect psychique et non physique de la cruauté charnelle.

La présence de cruauté charnelle dans *Les Confessions* de Rousseau est donc indéniable, mais qu'apporte-elle à l'intérêt du récit ? Elle provoque du plaisir à Jean-Jacques, notamment dans son rapport aux femmes et ainsi, elle constitue un véritable fil rouge à son œuvre autobiographique.

Par ailleurs, la cruauté est aussi très présente dans *Là-Bas* de Huysmans. C'est principalement de la cruauté physique et satanique dont il s'agit. En effet, Durtal, le personnage principal, écrit l'histoire de Gilles de Rais qui est un maréchal français du Moyen Age connu pour sa cruauté et son sadisme. Il est connu pour avoir violé et massacré des dizaines d'enfants et de femmes enceintes. Il ressent du plaisir à faire souffrir et l'affirme de la manière suivante : « J'étais plus content de jouir des tortures, des larmes, de l'effroi et du sang que tout autre plaisir »⁷. En étudiant ce personnage, Durtal plonge dans le mal et découvre un fort attrait pour le satanisme qui sera tellement poussé qu'il n'aura plus qu'une idée en tête : voir une messe noire. Ce n'est qu'au chapitre XIX qu'il voit la première cérémonie satanique accompagné de Madame de Chantelouve. Cette cérémonie est sombre et le chanoine Docre blasphème de manière très violente : « Suzerain des mépris, Comptable des humiliations, Tenancier des vieilles haines, toi seul fertilises le cerveau de l'homme que l'injustice écrase. »⁸ Bien que Durtal ne croit pas au mal et au satanisme au début du livre, son avis change peu à peu lorsque Des Hermies le présente à son ami sonneur de cloches Carhaix. Ce dernier lui parle du chanoine Docre, véritable maître du satanisme et des messes noires. Il y a aussi une forme de cruauté dans le rapport entre homme et femme. Alors que Durtal entreprend une relation avec une femme qui se révélera être Madame de Chantelouve, elle lui apparaît comme une personne étrange qui cache un secret. Il la suspecte d'être un succube, autrement dit une créature qui prend l'apparence d'une

⁷ HUYSMANS, Joris-Karl, *Là-Bas*, éd. Gallimard, France, p.197

⁸ HUYSMANS, Joris-Karl, *Là-Bas*, éd. Gallimard, France, p.293

femme pour posséder l'autre. Lorsqu'il la prend dans ses bras, « il serrait une morte, un corps si froid qu'il glaçait le sien ; mais les lèvres de la femme brûlaient et lui mangeaient silencieusement la face. »⁹ Il s'agit d'un signe qui le laisse croire à une créature maléfique. Son intuition se révélera être juste : Madame de Chantelouve est au service de Docre et a comme but d'envoûter Durtal. Ainsi, on peut considérer son acte comme une manipulation et une forme de cruauté envers le personnage principal.

Ensuite, il y a la cruauté de la vie : dans l'œuvre de Michel Tournier, *Vendredi ou Les limbes du Pacifique*, Robinson la subit. Il se retrouve isolé sur une île à la suite du naufrage de son bateau. Dès le début de l'œuvre, le destin veut que Robinson soit seul. Bien qu'il y ait peuple sauvage vivant sur la même île que lui, il veut le tuer. Cela montre bien la cruauté de la vie qui condamne Robinson à l'isolement. Au début du récit, Robinson a du mal à supporter cette solitude, mais, petit à petit, il arrive à s'y adapter et l'arrivée de Vendredi lui permet de renouer un contact humain. Mais ce dernier l'abandonne à la fin de l'œuvre pour travailler sur le bateau du capitaine qui a voulu sauver Robinson. La cruauté de la vie fait en sorte que Robinson se retrouve toujours seul. L'isolement permanent qu'il subit le change jusqu'au point où il refuse de retourner dans le monde civilisé. Il devient une autre personne et on peut affirmer qu'il ne se considère même plus comme un homme et qu'il retourne à un stade primitif. Robinson change de personnalité au point de devenir cruel à son tour. Par exemple, lorsqu'il recueille Vendredi, celui-ci est immédiatement considéré comme un esclave, et non comme un être humain. Robinson lui confie toutes les tâches ingrates, qu'il faisait lui-même auparavant. Il finit par devenir un homme sauvage, cruel et dictateur : Robinson édicte des règles que chacun doit suivre scrupuleusement. Il refuse que sa routine ne soit chamboulée par l'arrivée de Vendredi. À chaque fois que Vendredi se comporte comme un homme sans éducation, Robinson le repousse et il est dégoûté. Malgré un certain apprivoisement, leur amitié se rompt lorsque Vendredi le quitte. Vers le début du récit, le protagoniste essaie plusieurs fois de s'échapper de l'île, mais le destin l'en empêche: la première embarcation navire qu'il tente de construire est détruite à cause du mauvais temps, et il n'arrive pas à mettre la deuxième à l'eau. A cause de toutes ces obstacles, Robinson se réfugie une grotte. La partie la plus profonde de cette grotte lui rappelle un enfant dans le ventre de sa mère et il s'y rend

⁹ HUYSMANS, Joris-Karl, *Là-Bas*, éd. Gallimard, France, p.217

souvent afin de se sentir en sécurité. Robinson ne peut pas échapper à cette cruauté, car c'est le destin qui choisit pour lui. La nature et les récoltes parfois catastrophiques le font également souffrir. Pourtant, à la fin du livre, Robinson a la possibilité de quitter l'île et de retrouver une vie d'homme mais il préfère y rester : à croire qu'il s'habitue à cette vie.

La cruauté apparaît dans *La chute* comme une cruauté mentale, c'est-à-dire une volonté à faire souffrir, mais de manière psychique, touchant ainsi des phénomènes mentaux telles que la conscience, les émotions, la pensée, etc. Les conséquences de cette cruauté sont diverses, il y a l'anxiété (peur, inquiétude et crainte), l'isolement, la dépression ainsi qu'un sentiment de culpabilité, tel qu'il apparaît chez Clamence. Tout d'abord, Clamence commence par faire l'éloge d'un tyran en se montrant sous sa pire forme; il est vaniteux et fait preuve d'un altruisme égoïste, car il a sans cesse besoin de tout rapporter à lui. Il est un homme de la bourgeoisie et avocat de profession, faisant preuve de talent oratoire. Pourtant, un drame va lui faire prendre conscience de sa bienveillance. Clamence assiste avec indifférence au suicide d'une femme. Son inaction face à cet accident le mène à sa perte, à sa chute morale et sociale. Il découvre ainsi la duplicité de l'homme, dont une part est sombre et l'autre vertueuse, et qui va ainsi accroître son sentiment de culpabilité. Il est désormais rongé par son comportement passé car il se remémore par exemple la mort de son camarade prisonnier avec qui il était dans un camp de concentration en Afrique du Sud, et son comportement égoïste et sexiste auprès des femmes.

Ce portrait très peu flatteur qu'il fait de lui-même est un moyen pour lui de mener à bien sa manipulation. En effet, Clamence se débarrasse de son fardeau, de son malaise en évoquant les fautes de tout le monde, dans lesquelles l'homme peut s'identifier. Ces fautes opèrent donc comme un miroir et de cette manière, Clamence arrive à accabler l'interlocuteur, le lecteur et pour ainsi dire, toute l'humanité. Pour y parvenir, Clamence fait des confessions tout au long de l'histoire et par la même occasion, il fait un aveu de faiblesse, car il admet ne pas être parfait comme il le laissait entendre au début de l'oeuvre. Il pratique ainsi son métier de juge-pénitent qu'il l'explique en disant que «Plus je m'accuse et plus j'ai le droit de vous juger. Mieux, je vous provoque à vous juger vous-même, ce qui me soulage d'autant.»¹⁰

¹⁰ CAMUS, Albert, *La Chute*, éd. Gallimard, France, 1956, p.146

Rempli de culpabilité, il va non seulement manipuler son prochain pour l'accabler, mais il va également chercher le pardon, la rédemption. C'est pourquoi il attend patiemment que son interlocuteur soit un policier afin qu'il puisse être condamné pour le vol du tableau de Van Eyck, *Les Juges intègres* qu'il garde chez lui.

De ce fait, pour mener à bien son métier, il s'installe à Amsterdam qu'il compare aux cercles de l'Enfer, car d'après lui c'est là que terminent les bourgeois avec lesquels il aime par-dessus tout exercer sa profession. Clamence se trouve alors dans «l'Enfer bourgeois, peuplé de mauvais rêves». ¹¹ De cette manière, à travers Clamence, Camus critique les intellectuels contemporains ou bourgeois, les qualifiant de narcissiques, auto-satisfaits et incapables de se remettre en question. On peut voir ceci par le monologue de Clamence, qui cherche à manipuler son interlocuteur, mais qui par la même occasion se renferme sur sa propre réflexion.

C'est de cette manière que s'opère la cruauté chez Clamence. Il se livre à la confession publique et se charge par la même occasion des pêchés de l'humanité entière. Cette ruse lui permet ainsi de renvoyer ses fautes à son interlocuteur par effet miroir. Il attire alors l'homme dans sa chute pour mieux s'élever au-dessus d'eux.

Pour terminer, nous allons aborder un dernier type de cruauté qui est celle de la guerre. Avant tout, on relèvera qu'elle s'oppose évidemment aux autres types de cruauté puisqu'elle est fatale et porteuse d'une issue sans appel et forte de conséquences. Elle ne dépend pas de l'intention du personnage principal mais a un lien direct avec lui. Nous allons illustrer cela avec l'œuvre de Sylvie Germain ; *Magnus*.

Le fragment 1 s'ouvre sur le bombardement tragique d'Hambourg lors de la Seconde Guerre mondiale. Rescapé miracle, Magnus voit sa mère périr mais ne s'en rappellera jamais. A son réveil, il est orphelin non seulement de ses parents mais aussi du début de sa vie, de ses cinq premières années. La cruauté de la guerre est parfaitement mise en évidence ici et apparait comme « sans issue ».

A la suite de cela, Magnus va être recueilli par un couple allemand, qu'il considérera comme ses propres parents. Cela semble évident, puisqu'il n'est pas conscient de la vérité et est plongé dans le mensonge. De plus, son père adoptif, partisan de l'acte nazi, fuira l'Allemagne à la fin de la guerre pour tenter de sauver sa vie. S'il prétend un départ pour le Mexique, il abandonne en réalité sa femme et son fils par adoption

¹¹ CAMUS, Albert, *La Chute*, éd. Gallimard, France, 1956, p.18

et simule sa mort quelque temps plus tard. Double mensonge donc pour un si petit garçon. Il est ici question de cruauté de la guerre car tous les déboires de Magnus ont un rapport direct avec la guerre, qu'il s'agisse de l'abandon de son père ou du mensonge dans lequel il est bloqué. Si les personnages agissent, leurs actes, notamment celui du père, sont motivés par la guerre.

Ainsi, la cruauté est omniprésente dans l'œuvre de Sylvie Germain et il résonne comme une impuissance face à cette cruauté. En effet, la guerre fait des ravages et ne laisse aucune chance. De plus, les actes de personnages sont essentiellement motivés par le contexte de la guerre et ce qu'il engendre.

Pour conclure, la cruauté se traduit de différentes manières dans ces cinq livres, qu'il s'agisse de la cruauté de la vie (due au destin, au hasard), de la cruauté physique, charnelle, mentale (volontaire, envers les autres et soi-même) ou encore la cruauté de la guerre (fatale et lourde de conséquences). Malgré tout, ces différentes cruautés ont un point commun : si elles sont initialement perçues comme péjoratives, elles contribuent à l'intérêt du roman et à celui que porte le lecteur. De plus, la cruauté affecte toujours le personnage principal du roman et de ce fait le lecteur. En effet elle rapproche les deux car elle rend le héros imparfait voire anti-héros, comme l'est l'humain. Ainsi peut s'opérer un processus d'identification et par conséquent susciter l'intérêt du lecteur. Dans la littérature actuelle, la cruauté occupe toujours une grande place et contribue au succès fulgurant de thrillers et de romans policiers qui tendent à révéler la face la plus sombre de l'humanité. Bien que la cruauté soit importante dans le roman, on peut se demander jusqu'où l'auteur peut-il l'exploiter sans qu'il y ait un malaise et une répulsion chez le lecteur ?

Bibliographie

- Cours de Français 3DF-4DF
- *Les Confessions*, Jean-Jacques Rousseau
- *Là-bas*, Joris-Karl Huysmans
- *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, Michel Tournier
- *La chute*, Albert Camus
- *Magnus*, Sylvie Germain
- *Le petit Robert*
- Larousse, éd. 2009
- https://www.google.ch/search?q=mathaus+grunewald&source=lnms&tbm=isch&sa=X&ved=0ahUKEwjAtZnnkbvTAhVrB8AKHXnZBbQQ_AUIBigB&biw=1024&bih=546#imgsrc=wO2nYj6brSP1NM:&spf=191
- <https://www.etudes-litteraires.com/forum/topic33698-a-quelles-conditions-la-litterature-peut-elle-presenter-aux-hommes-le-miroir-de-leur-cruaute-et-de-leur-monstruosite.html>
- <https://www.editions-lignes.com/LITTERATURES-DE-LA-CRUAUTE.html>

Total des caractères

13348

